

CHRONIQUE DRAMATIQUE.

MERCADET, PAR BALZAC.

Le théâtre des Célestins, à travers tant de pièces médiocres et sans portée, vient enfin de nous donner une œuvre remarquable par le fond et par la forme, *Mercadet*, comédie en trois actes de feu Honoré de Balzac. Cet ouvrage fort applaudi à Paris, a obtenu devant le parterre lyonnais un succès qui a dépassé notre attente. Il est impossible de se figurer ce que cette comédie contient de mots étincelants. Le dialogue est une escrime perpétuelle ; l'éclair jaillit au milieu du cliquetis des phrases avec une telle vivacité que le spectateur en est comme aveuglé et étourdi ; les acteurs semblent vraiment marcher sur des capsules de poudre fulminante, semées par mégarde sur le plancher de la scène, tant les réparties pétillantes éclatent de tous côtés et à tout instant : et tout cet esprit n'est pas vulgaire, comme cela arrive ordinairement dans les pièces de M. Scribe où les bons mots ont toujours deux ans de date. M. de Balzac n'était pas de ceux qui font leurs livres avec les rognures des livres d'autrui ; il pouvait se chauffer avec son propre bois sans aller ramasser les copeaux littéraires qui gissent dans les recoins des ateliers dramatiques.

M. de Balzac était certainement une des organisations les plus surprenantes de notre temps, et quand la postérité s'occupera de classer nos réputations, nos célébrités modernes, nous ne doutons pas qu'elle ne lui fasse une place à part. On peut aisément prévoir qu'il se partagera l'empire avec George Sand ; et de MM. Dumas et Sue il ne sera plus guère question. Il y a dans Balzac du Rabelais, du Diderot, du Charles Fourier, quelque chose de plein, d'abondant, de touffu, et en même temps une patience, un amour du fini, une laborieuse passion du détail, qui va jusqu'au précieux et au maniéré. — On reste confondu du soin qu'il apportait à la moindre des innombrables astragales qui s'enroulent autour de ses romans. Pour qui sait regarder, tout ce désordre apparent cache un art admirable et atteste chez l'écrivain une merveilleuse possession de lui-même ; c'était dans la meilleure acception du mot une tête carrée, une tête où toutes les connaissances acquises trouvaient une case pour n'en plus sortir, une tête en outre douée d'un formidable travail d'élaboration et de concentration. On a dit que Balzac était surtout observateur ; cela n'est vrai qu'à moitié, il a plus deviné qu'il n'a observé, comme du reste tous les grands esprits. Est-ce que, par exemple, les mystiques du moyen âge qui nous ont laissé des travaux si remarquables comme étude du cœur humain, avaient observé autre chose qu'eux-mêmes ? non, ils avaient lu l'histoire du monde dans leur propre histoire. Loin donc de croire que Balzac était uniquement observateur, nous inclinons plutôt à penser qu'il était trop hardi et trop subtil dans les inductions qu'il tirait d'une observation vraie ; de là cette apparence fantasmagorique qui s'allie si étrangement à son réalisme. De là aussi les proportions énormes